

Le combat des trois machines de guerres : capitaliste, néo-fasciste et révolutionnaire, en Europe

par QUENTIN BADAIRE

Abstract

In this article, we intend to show how the political situation in Europe is currently determined by the conflict between three refrains : the austerity refrain of the capitalist war machine, the nationalist refrain of the neo-fascist war machine, the postromantic refrain of the revolutionary war machine. The first is the one political leaders of the EU used to sing, in every key, since 2010. It is that which the president of the European Commission tries to instill into our minds when he declares that "French spend too much". Put differently, it is the refrain everybody nowadays associates with the terms : "rigor", "austerity", and recognizes in these two words : "structural reforms" told repeatedly by the president of the ECB. The second refrain which claims to oppose this one, while constituting the mantra of all far-right groups, is the nationalist and identity refrain. Built on the distinction between patriots and globalists, its themes and order-words are well known. These are all the ones that revolve around the re-establishment of national borders, seen as a pre-requisite for the regaining of a phantasmagorical popular sovereignty, conceived on an ethnical, religious or cultural basis. The third refrain, finally, is the postromantic one, so called because it appeals to the forces of the earth and the forces of the people, while knowing that the people is lacking and the earth now at its most deterritorialized. Opened to the Cosmos, it prevents the (national or European) territory from closing in upon itself, as the nationalist refrain would want it, while, at the same time, fighting against its (complete) absorption into the market sphere, called for by the neoliberal refrain.

Au lendemain de l'élection de M. Emmanuel Macron à la présidence de la République française, M. Jean-Claude Juncker, président de la Commission européenne, déclarait lors d'une conférence de presse à Berlin : « les Français dépensent trop d'argent et ils dépensent au mauvais endroit. [Ils] consacrent entre 53% et 57% de leur Produit intérieur brut à leurs budgets publics, compte tenu du niveau relativement élevé de la dette, cela ne peut pas fonctionner dans la durée » (« Les Français dépensent trop » 2017, 8 mai). Ce qui frappe dans cet énoncé (« les Français dépensent trop d'argent »), ce n'est pas son contenu de vérité (nul ou presque au regard de son niveau de

généralité¹), ni sa nouveauté, mais au contraire sa *banalité*. Que dit ici Juncker qui n'ait été entendu ailleurs maintes et maintes fois dans la bouche de dignitaires français ou européens ? Cette déclaration, et nombre d'autres semblables, ne composent-elles pas la petite musique lancinante de l'austérité à laquelle nous sommes désormais si habitués ?

A l'évidence, nous sommes bien en présence de ce que Deleuze et Guattari appellent, dans *Mille Plateaux*, une *ritournelle*, c'est-à-dire un « *ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux* » (Deleuze & Guattari 1980 : 397). Quel est, demandera-t-on alors, le territoire tracé par cette ritournelle ? On serait tenté de répondre : la zone euro. Mais on verra, par la suite, que cette réponse est trop simpliste. En attendant, on pourrait nous objecter que ce que nous désignons par le concept de *ritournelle* est beaucoup trop pauvre pour mériter ce qualificatif. La ritournelle de l'austérité ou « austéritaire »² (comme nous préférons la nommer), ne serait-elle pas plutôt une rengaine qu'une ritournelle, au sens deleuzo-guattarien du terme ? La question, indubitablement, se pose. Mais, d'une part, on doit admettre que c'est le propre de la ritournelle que de tourner en rengaine, au gré des circonstances ; d'autre part, que réduire la ritournelle austéritaire à une rengaine, c'est ne pas la saisir comme le produit d'un « agencement collectif d'énonciation », distinct de tout « sujet d'énonciation » individuel, comme Deleuze et Guattari le soulignent dans *Mille Plateaux*.

¹ Pour dire que les Français dépensent trop, il faudrait être capable de montrer que le niveau de dépense ou d'endettement (public ? privé ?) des Français est plus élevé qu'une certaine norme consensuelle ou admise par tous. Or, contrairement à ce qu'on pourrait penser, il est presque impossible de définir une telle norme. Si l'on prend la dépense publique, en France, en 2015, elle atteignait 56,6% du Produit Intérieur Brut, soit moins que la Finlande (57%), mais plus que la plupart des autres pays de l'OCDE. Pourtant, on ne peut en conclure que les français dépensent trop, d'une part parce ce chiffre agrège des dépenses des administrations publiques proprement dites et des dépenses consacrées à la protection sociale qui ne font que redistribuer la richesse produite, d'autre part, parce que ce chiffre dépend étroitement de la nature privée ou publique des moyens mobilisés pour financer les services collectifs et la protection sociale. Ainsi, en 2013, en France, les dépenses publiques dédiées aux retraites représentaient 13,6% du PIB, pourcentage élevé comparé aux autres pays européens, mais qui résulte en fait, purement et simplement, du mode de financement (majoritairement public et non privé) de la retraite dans ce pays. Par ailleurs, si l'on s'intéresse, non plus à la dépense ou à la dette publique, mais à la dette privée (consolidée), calculée par Eurostat en 2016, on trouve qu'elle est, en France, inférieure (143,4% du PIB) à ce qu'elle est en Finlande (154,8), en Espagne (155,5), au Royaume-Uni (157,7), en Suède (187,5), au Danemark (210), aux Pays-Bas (228,8) ou en l'Irlande (303,4), pour les mêmes raisons. Dira-t-on alors, au regard de ces chiffres, que les Français dépensent suffisamment, mais que ces autres pays dépensent trop ou s'endettent de façon excessive ? On le voit, déduire du niveau de dépenses publiques en % du PIB que les français dépensent trop est absurde, et découle de comparaisons hâtives et sommaires qui n'ont pas grand sens.

² Ce néologisme forgé à partir du terme d'austérité et de l'adjectif autoritaire, censé décrire l'austérité imposée de manière autoritaire, est ici utilisé en un sens (provisoirement) neutre, et pas pur souci de commodité.

De fait, s'il est incontestable que la ritournelle austéritaire n'est pas entonnée par n'importe qui, il est tout aussi net qu'elle n'est pas le monopole de quelques économistes professionnels. Car si tel était le cas, on conçoit mal comment ses effets sur les hommes politiques, les journalistes et les intellectuels pourraient être si profonds et si durables dans le temps. Pour peu qu'on adopte la typologie de Deleuze et Guattari qui distingue les ritournelles professionnelles « de fonctions territorialisées » (Deleuze & Guattari : 402), d'un côté, des ritournelles territoriales, d'affrontement ou de départ, de l'autre, on aura effectivement du mal à classer la ritournelle austéritaire dans la première catégorie. Cela ne signifie pas que les principaux termes de cette ritournelle ne soient pas issus d'un groupe professionnel bien identifié (la coterie des économistes *mainstream* dit orthodoxes) ou que ce groupe n'affirme pas, par l'emploi d'un tel vocabulaire, son territoire d'expertise. Nous savons bien que les termes de « réformes structurelles », de « consolidation budgétaire », de « critères de Maastricht », ou de « confiance des investisseurs » ne sont pas l'apanage du tout-venant. Mais la chose étonnante est précisément de constater à quel point cette ritournelle austéritaire s'est diffusée dans l'espace public, s'est *déterritorialisée* par rapport à son lieu d'énonciation et de formulation initial. Comme le remarquait déjà Bourdieu :

Ce discours d'allure économique ne peut circuler au-delà du cercle de ses promoteurs qu'avec la collaboration d'une foule de gens, hommes politiques, journalistes, simples citoyens qui ont une teinture d'économie suffisante pour pouvoir participer à la circulation généralisée des mots mal étalonnés d'une vulgate économique. Un indice de l'effet que produit le ressassement médiatique, ce sont les questions du journaliste qui va en quelque sorte au devant des attentes de M. Tietmeyer³ : il est tellement imprégné par avance des réponses qu'il pourrait produire. C'est à travers de telles complicités passives qu'est venue peu à peu à s'imposer une vision dite néo-libérale en fait conservatrice, reposant sur une foi d'un autre âge dans l'inévitabilité historique fondée sur le primat des forces productives sans autres régulations que les volontés concurrentes des producteurs individuels. (Bourdieu 1998 : 56)

De manière symptomatique, le sociologue parle de cette « vulgate économique » en insistant sur son « ressassement médiatique » par tout un ensemble d'acteurs qui ne sont pas des professionnels de l'économie (« simples citoyens »). Au lieu de s'en tenir au seul discours du banquier central allemand, il élargit sa focale, et choisit d'examiner comment « la circulation généralisée des mots mal étalonnés » de cette vulgate en vient à imprégner jusqu'au journaliste qui pose les questions. C'est qu'en anticipant, par ses questions, les réponses de son interlocuteur, ce journaliste ne se contente pas de mimer

³ Hans Tietmeyer est un économiste allemand qui a été président de la banque centrale allemande (*Deutsche Bundesbank*) de 1993 à 1999. Dans cet entretien publié dans le Monde du 17 Octobre 1996, il est interrogé par un journaliste français (Delattre 1996 17 octobre) sur l'entrée en vigueur de l'euro prévue le 1^{er} Janvier 1999.

le discours de l'autre, ou de formuler ses interrogations dans un langage technique approprié, au vu du sujet de la discussion et de la personne à qui il s'adresse (le président de la BCE). Non, il acte, en vérité, de son infériorité dans le « rapport de force symbolique » (Bourdieu 1977 : 20) qui s'établit entre lui et Hans Tietmeyer, pour autant que leurs paroles à l'un et à l'autre s'inscrivent dans des « *rapports de production linguistique* » (Bourdieu 1977 : 19) non-réductibles à de purs rapports de communication intersubjectifs. Et c'est tout l'intérêt de la notion deleuzienne d'agencement collectif d'énonciation que de rendre compte de ce « caractère nécessairement social de l'énonciation » qui fait que « la politique travaille la langue de dedans faisant varier non seulement le lexique, mais la structure et tous les éléments de phrases, en même temps que les mots d'ordre changent »⁴ (Deleuze & Guattari : 101).

Aussi, ne faut-il pas se laisser abuser par les mots : lorsque Bourdieu (1998) analyse « la pensée Tietmeyer », il ne nous livre pas le fin-fond de la pensée de cet individu, mais étudie plutôt comment un agencement collectif d'énonciation détermine des « procès relatifs de subjectivation » et des « assignations d'individualité » (le banquier, le journaliste), d'un côté, des énoncés et des « mots d'ordres » (Deleuze & Guattari 1980 : 101) (croissance, compétitivité, flexibilité...), de l'autre⁵. En ce sens, son analyse est exemplaire, parce qu'elle montre en quoi le discours de l'économiste allemand n'est qu'un « fragment de masse » (Deleuze & Guattari : 107) détaché d'un discours indirect impersonnel ; l'effet d'une sorte de « rumeur » (l'opinion des marchés) impossible à attribuer à un individu en particulier. Qu'un tel discours fasse écho à ce qu'on lit dans les journaux, à ce qu'on entend dans la bouche des décideurs qui « nous disent ce qu'il "faut" penser, retenir, attendre, etc. » (Deleuze & Guattari, 100), en matière économique, est donc tout sauf accidentel. Cet écho définit la ritournelle comme répétition. Plus profondément, il définit le langage comme « ouï-dire », comme transmission de mot d'ordres, par-delà la fiction d'un langage conçu comme « communication d'information » (Deleuze & Guattari : 107).

⁴ Il existe une proximité immédiate et évidente entre la « pragmatique » comme « politique de la langue » de Deleuze et Guattari (1980 : 105) et « l'économie des échanges linguistiques » de Bourdieu (1977), attestée par le renvoi de Deleuze et Guattari, à ce texte de Bourdieu dans *Mille Plateaux*, ainsi que par leurs nombreux points communs : critique de la distinction de Saussure (1967) entre langue et parole ; critique similaire de la distinction entre compétence et performance, propre à Chomsky (1977) ; rejet du primat de la fonction communicationnelle du langage ; importance accordée au langage comme *praxis* ou acte ; affirmation du caractère intrinsèquement social de l'énonciation ; référence partagée à Bakhtine (1977). De ce point de vue, le parallèle entre Deleuze, Guattari, et Bourdieu mériterait sans doute d'être creusé, même si cela dépasse l'objet de notre texte. Pour une comparaison plus approfondie, cf. Amorim (2007 : 185-230)

⁵ En effet, contrairement à ce qu'écrit Bourdieu (1998), il ne se livre pas simplement à une « sorte d'analyse herméneutique » du discours de Hans Tietmeyer, mais dépasse cette analyse herméneutique, lorsqu'il interroge l'« horizon » social et politique dans lequel s'inscrit ce discours.

Qu'à la source du langage, on trouve ainsi la redondance, n'implique pas que le langage soit nécessairement répétition d'énoncés semblables, construits sur la base de constantes phonologiques, sémantiques ou syntaxiques, impératives. Il faut distinguer, comme Deleuze s'y applique dans *Différence et répétition*, deux types de répétition : la répétition « mécanique et nue » d'une part, la « répétition vivante et vêtue » d'autre part (Deleuze 1968 : 370). La première est répétition du Même dans la représentation, ou de l'Identique dans le concept, les deux étant complémentaires⁶. Elle est dite mécanique parce qu'elle est plus proche de la réitération ou de la stéréotypie que de la véritable répétition. Dénoncée comme « pseudo-répétition » par Deleuze (1968 : 15), elle reflète le triomphe du bon sens et de la généralité sur « l'universalité vraie qui échappe au genre » et la « singularité authentique qui échappe à l'espèce » (Deleuze 1968 : 63). Reproduction du même, elle apparaît toujours comme une répétition statique et abstraite, du point de vue du sujet qui répète, pour qui ses différentes variantes sont négligeables.

En cela elle s'oppose à l'autre répétition, la répétition dynamique et authentique qui « comprend la différence (non pas comme une variante accidentelle et extrinsèque, mais comme son cœur, comme la variante essentielle qui la compose) » (Deleuze 1968 : 370). Celle-là, échappe au bon sens et au sens commun, comme répétition remarquable et singulière, « mouvement créateur d'un espace et d'un temps dynamiques » (Deleuze 1968 : 36). Dite vivante en ce qu'elle produit du nouveau (au lieu de reproduire l'ancien), cette répétition plus profonde, conçue comme répétition du Différent, ne se laisse pas expliquer par l'identité dans le concept ou la similitude dans la représentation.

On illustre facilement la distinction entre ces deux répétitions (répétition mécanique ou rengaine, répétition dynamique ou ritournelle) en repartant de l'exemple du discours des banquiers centraux. On a commenté, avec Bourdieu, l'entretien donné par Hans Tietmeyer, ex-président de la Bundesbank, au Monde en octobre 1996. Comparons-le maintenant avec le discours, tenu, lors de ses diverses conférences de presse, par Mario Draghi, le président de la Banque Centrale Européenne⁷, en 2012, année où l'austérité bat son plein. On constate que les mots d'ordre et les termes utilisés par ce dernier sont, pour la plupart, identiques à ceux de son collègue, seize ans plus tôt. Les termes de « réformes structurelles » et de « consolidation fiscale » (euphémismes typiques de la ritournelle austéritaire) se retrouvent ainsi dans la quasi-totalité de ses déclarations

⁶ Subsumer un ensemble d'éléments distincts sous un *même* concept, c'est en effet être capable de se les représenter comme *identiques* les uns aux autres, quoique différents *in numero* (c'est-à-dire relativement seulement à l'espace et au temps). Cette distinction purement numérique (niée par Leibniz) est thématifiée par Kant (1997) dans les *Prolégomènes*, §13 au travers de son fameux paradoxe des objets symétriques. Deleuze (1968) y revient plusieurs fois, dans *Différence et répétition*, pour commenter le sens de cette distinction.

⁷ Les déclarations introductives de Mario Draghi (2012a) lors de ses conférences de presse en anglais sont retranscrites en intégralité et consultables sur le site de la BCE.

introductives, prononcées en ouverture de ses conférences de presse. De même, les mots « flexible », « flexibilité » (8 occurrences), « rigidités » (2 occurrences), employés à propos des marchés du travail, et ceux de « confiance » (26 occurrences) et de « compétitivité » (19 occurrences) à propos des marchés financiers et pays de la zone euro, reviennent très fréquemment.

Dès lors, on perçoit difficilement en quoi le discours de Draghi diffère de celui de Tietmeyer. On a, au contraire, l'impression d'être face à un cas exemplaire de répétition mécanique où non seulement Draghi répète ce que disait déjà Tietmeyer plus de quinze ans auparavant⁸, mais se répète lui-même, récitant le même mantra néolibéral, composé des mêmes mots d'ordres (« accroître la flexibilité des salaires » ; « lever les rigidités sur les marchés du travail, de biens et de services » ; « améliorer la compétitivité de nos économies » ; « renforcer la confiance en la solidité des finances publiques » ; « favoriser la croissance », etc.), lors de chacune de ses interventions publiques. Cette impression n'est pas qu'une illusion. L'erreur, néanmoins, serait de croire que cette rhétorique néolibérale s'émousse à force d'être répétée ainsi *ad nauseam*. Il n'en est rien, et ce pour deux raisons.

La première est que ce discours ne vise pas à convaincre ou persuader mais à obéir et à faire obéir. Autrement dit, il est performatif : il accomplit certains actes immanents à son énonciation (Austin 1970). Cette performativité, précisons-le, n'est pas propre au seul discours du banquier central, comme parole autorisée et faisant autorité. Elle s'enracine dans une performativité plus générale qui est celle des sciences économiques dont Michel Callon et Fabian Muniesa (2013) ont montré toute l'étendue, à l'encontre de l'idée d'une science économique (néo-classique) purement positive ou descriptive⁹.

⁸ Précisons que le président de la Bundesbank, lui-même, répétait déjà ce qu'énonçait le « consensus de Washington » qui lui-même répétait déjà la bonne parole des économistes de l'école de Chicago (Milton Friedman, George Stigler, Gary Becker), et ainsi de suite (si l'on voulait être exhaustif, il faudrait sans doute remonter jusqu'au colloque Walter Lippmann de 1938 qu'on tient habituellement pour être le moment fondateur de cette ritournelle néolibérale). Comme on le sait, les recettes de ces économistes furent appliquées par les « Chicago Boys » au Chili, dès 1973, avec l'arrivée au pouvoir d'Augusto Pinochet, suite à son coup d'Etat militaire, dans le cadre de ce que Naomi Klein (2008) a appelé la « stratégie du choc ».

⁹ Callon et Muniesa, notent ainsi, en se référant à Deleuze et Guattari, qu'une « figure de la performativité aussi exemplaire que le mot d'ordre n'est pas étrangère au monde de l'économie », et rappellent à juste titre que « la performance est la plupart du temps une opération collective ; elle est rarement l'affaire d'une instance solitaire qui modifierait le monde par son propre et unique poids » (Callon et Muniesa 2013 : 291-292). Par ailleurs, à l'instar des deux philosophes, les deux sociologues font dépendre cette performativité de la science économique d'agencements collectifs complexes qui nouent des théories, des prédictions, des idées à des dispositifs expérimentaux, institutionnels, et techniques, très divers. C'est pourquoi, dans une veine très deleuzo-guattarienne, ils écrivent que « l'activité de performance est à la fois théorique et expérimentale, psychogène et matérielle, distribuée et planifiée, restreinte et élargie, à l'image des agencements qu'elle contribue à instaurer. » (Callon & Muniesa 2013 : 294). Comme exemples de cette activité de performance, ils citent : « [les] marchés de droits à polluer, [les] fonds d'investissement à haut risque, [la] libéralisation du marché du travail, [la] stratégie des

La deuxième raison est qu'une répétition mécanique, quelle qu'elle soit (ritournelle néolibérale incluse), cache toujours une répétition vivante, plus essentielle, qui la constitue, et qui se constitue elle-même en se déguisant. Car les deux répétitions ne sont pas indépendantes : « l'une est le sujet singulier, le cœur et l'intériorité de l'autre, la profondeur de l'autre. L'autre est seulement l'enveloppe extérieure, l'effet abstrait ». Or « c'est la répétition secrète la plus profonde : elle seule donne la raison de l'autre » (Deleuze 1968 : 37).

Cette répétition secrète n'est pas facile à déceler (par définition elle est recouverte par la première). Elle l'est d'autant moins que ce qui saute d'abord aux yeux lorsque l'on se penche sur cette ritournelle austéritaire, c'est son caractère *figé*. Certains énoncés, certains mots d'ordres, certains tropes de cette ritournelle semblent tellement *gravés dans le marbre* qu'on a du mal à repérer ce qui, au fil des ans, change vraiment. Et notre première réaction est sans doute d'y voir, à l'instar de Bernard Stiegler (2011), un exemple de cristallisation et de fixation, c'est-à-dire d'*endurcissement* d'un discours néolibéral qui, finalement, confine à la stupidité. A la suite d'Adorno et d'Horkheimer (1983), le philosophe fait en effet de cet *endurcissement* un trait particulier de la « *bêtise systémique* [qui] *domine* » (Stiegler 2011 : 106) au niveau planétaire, et n'hésite pas à en imputer principalement la responsabilité à ce capitalisme néolibéral, devenu hégémonique.

Toutefois, rejeter ce discours du côté de la bêtise, même « ingénieuse »¹⁰ (Stiegler 2011 : 76), ne serait pas rendre justice à sa capacité d'innovation et d'adaptation face à l'adversité. Ce n'est pas pour rien que les déclarations officielles du président de la BCE sont scrutées avec tant d'attention et de minutie. Si elles sont tant attendues, c'est que dans leur répétition même, elles incluent un élément de variation, de différence, qu'il appartient aux investisseurs de relever et d'interpréter correctement pour anticiper la politique monétaire à venir et l'évolution future des marchés. Cet élément, cependant, n'est pas toujours repérable, y compris pour un spécialiste (*répétition secrète*). Pour l'être, il doit faire fond sur une certaine stabilité de la ritournelle austéritaire qui, envisagée dans sa globalité, paraît se répéter de façon statique, telle une rengaine, mais qui, examinée de plus près, semble plutôt motivée par le souci d'ancrer une certaine représentation collective de la valeur et du futur, ce qu'André Orléan (1999), à la suite de Keynes (1942), appelle une « convention financière ».

grandes entreprises, [la] *politique monétaire des banques centrales*, [la] *réforme des finances publiques* [nous soulignons] », sachant que « des économistes sont à l'œuvre, avec leurs technologies et leurs savoirs, dans toutes ces réalités et bien d'autres. » (Callon & Muniesa 2013 : 283).

¹⁰ On sait combien la figure historique de *l'économiste ingénieur*, situé au croisement entre sciences, Etat et entreprises, en tant que créateur de marchés et constructeur de mondes calqués sur la théorie (Mackenzie, 2006), a joué un rôle crucial dans le devenir performatif de la science économique.

Dans ce cadre (où l'évolution revêt le masque de la répétition), il est clair que des variations, mêmes infimes, dans la ritournelle austéritaire du banquier central, sont susceptibles de « faire la différence », c'est-à-dire de provoquer un changement brutal dans la convention financière. Un seul mot d'ordre, un seul énoncé peut agir comme le catalyseur d'un renversement complet de la croyance commune du groupe des investisseurs. C'est que l'acte, ici, n'est pas extérieur au mot d'ordre : il s'accomplit en lui¹¹. Les économistes parlent dans ce cas de « prophétie autoréalisatrice »¹². Posons-nous alors la question : avons-nous, à notre disposition, un exemple d'un tel phénomène, engendré par une variation, même minime, dans le discours usuel de tel ou tel président de banque centrale ?

Oui nous en avons un (et même plusieurs en vérité¹³). C'est celui de la phrase prononcée par Draghi (2012b) devant des investisseurs, lors de la « Global Investment Conference » à Londres, le 26 juillet 2012 : « dans le cadre de notre mandat, la BCE est prête à faire tout ce qu'il faut [*whatever it takes*] pour préserver l'euro. Et croyez-moi cela sera suffisant ». Ce simple énoncé performatif qui, à lui seul, représente une inflexion minimale dans le discours habituel de notre banquier central, suffit à provoquer une *transformation incorporelle instantanée* d'une ampleur considérable. D'un coup, la situation change du tout au tout, en ce qui concerne le futur de la monnaie unique, et l'appartenance de pays comme la Grèce, l'Espagne, l'Italie, le Portugal à la zone euro. Et pourtant, à un autre niveau (celui des états de choses), rien ne semble avoir changé. Les fondamentaux des économies du Sud de l'Europe restent ce qu'ils étaient avant que Draghi ne prononce sa fameuse phrase, dont le mot d'ordre implicite est parfaitement

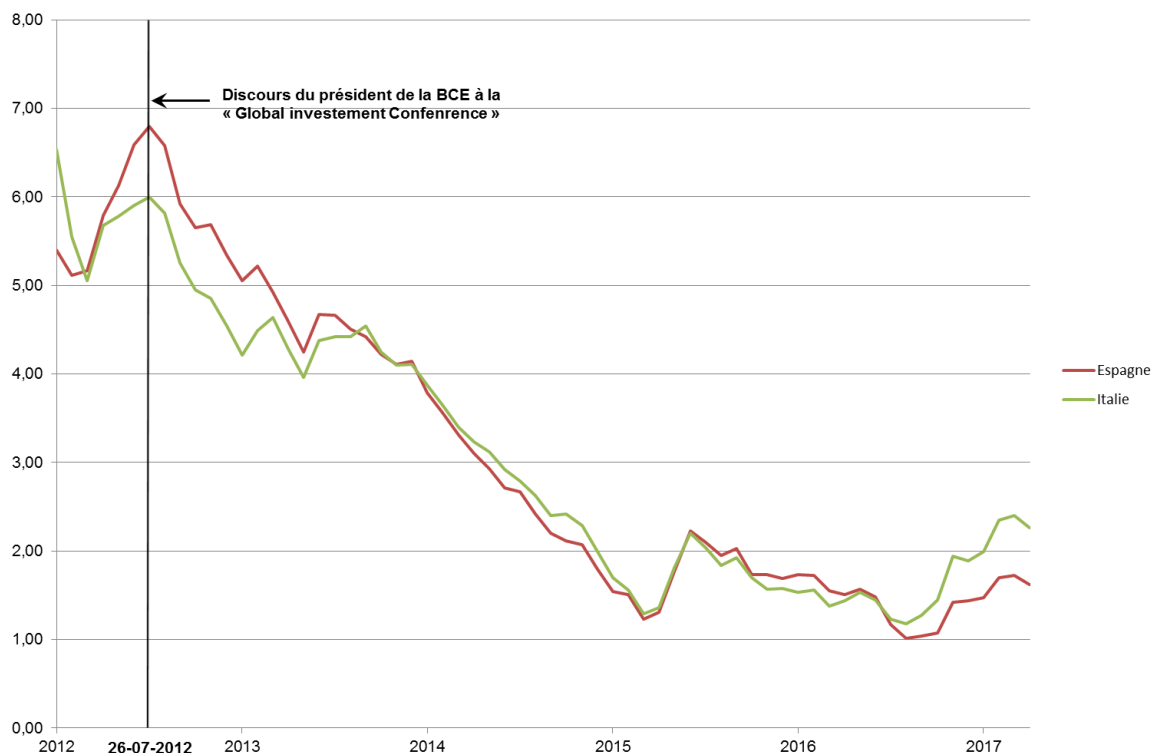
¹¹ Il convient effectivement ici de rappeler comment Deleuze et Guattari définissent le mot d'ordre : « nous appelons *mots d'ordre*, non pas une catégorie particulière d'énoncés explicites (par exemple à l'impératif), mais le rapport de tout mot ou tout énoncé avec des présupposés implicites, c'est-à-dire avec des actes de parole qui s'accomplissent dans l'énoncé, et ne peuvent s'accomplir qu'en lui. » (Deleuze & Guattari 1980 : 100)

¹² C'est leur expression consacrée pour désigner « une anticipation qui a la propriété, une fois que tous les participants y adhèrent, de s'autoréaliser » (Orléan 2004 : 246). A notre sens, cette expression a le défaut de renvoyer à l'idée de quelque chose de magique et de mystérieux (« prophétie »), alors que la théorie du mot d'ordre de Deleuze et Guattari a, au moins, par rapport à celle-ci, le grand avantage d'expliquer rationnellement ce pouvoir du mot d'ordre par l'agencement collectif d'énonciation qui le produit et le distribue dans un champ social donné.

¹³ Deleuze et Guattari, s'appuyant sur J. K. Galbraith (1976), donnent un exemple d'acte pur ou de transformation incorporelle instantanée accomplie par un mot d'ordre, celui du décret du 20 novembre 1923, pris par le nouveau chef de la Reichsbank, Hjalmar Horace Greeley Schacht (suite au décès le jour même de son prédécesseur Rudolf Havenstein). Ce décret qui fixe le cours de la nouvelle monnaie allemande, le *rentenmark* (par ailleurs indexé sur la propriété foncière et les actifs matériels détenus par le Reich), à un trillion de l'ancien mark, met fin à l'hyperinflation de 1919-1923, et contribue à la reprise très rapide de l'économie dès 1924 (Orléan, 2005). Un autre exemple de transformation incorporelle initiée par un mot d'ordre, est celui de l'annonce publique par Paul Volcker, président de la Fed, le 1^{er} février 1980 de sa réforme de politique monétaire (adoption de nouvelles procédures opérationnelles telles que le ciblage de la croissance de la masse monétaire) qui aboutit à une baisse drastique de l'inflation (de 14% à 4% par an), en l'espace de deux ans (Lindsay, Orphanides & Rasche 2005).

limpide (cesser d'attaquer ces pays ou la BCE prendra toutes les mesures nécessaires pour racheter leurs titres de dettes publiques¹⁴).

Figure 1 : Taux obligataires souverains à 10 ans de l'Espagne et de l'Italie sur la période janvier 2012 - avril 2017



Source : Organisation de Coopération et de Développement Économiques (OCDE)

Aussi est-il impératif d'ajouter que la transformation incorporelle, initiée par ce mot d'ordre, ne serait rien si elle ne s'attribuait *immédiatement* à des corps (corps monétaire de l'euro, corps sociaux des pays périphériques). La puissance ou l'efficacité du mot

¹⁴ C'est le fameux programme OMT (*Outright Monetary Transactions*) de rachat des titres de dette souveraine sur le marché secondaire, dévoilé le 6 septembre 2012 par Mario Draghi, soit près d'un mois et demi après la déclaration du 26 juillet. Il prévoit que la BCE rachètera sans limitation des obligations d'Etat d'une maturité entre un et trois ans pour soutenir les Etats en difficulté qui auront fait appel au Fonds Européen de Stabilité Financière (désormais Mécanisme Européen de Stabilité) et accepté les conditionnalités afférentes à ces aides (programmes d'austérité notamment). Compte-tenu du rôle joué par ce mécanisme, parfois qualifié de « bazooka monétaire », dans le maintien de l'euro, on pourrait être tenté de croire que la performativité de la phrase du président de la BCE repose entièrement sur l'existence d'un tel mécanisme. Or, l'inverse serait plus exact, ainsi que de nombreux commentateurs l'ont fait remarquer : c'est justement pour ne pas avoir à s'en servir que la menace de son utilisation est brandie. Comme un journaliste spécialiste des questions monétaires européennes le notait, pertinemment, un an après la déclaration de Draghi : « l'OMT reste un simple spectre, une menace. Mais une menace efficace » (Godin 2013, 26 juillet). La menace, dans un cas-là, se suffit à elle-même, parce qu'elle découle d'un agencement collectif d'énonciation plus vaste qui la rend immédiatement effective, sans qu'il y ait besoin de la mettre à exécution.

d'ordre en découle, dès lors que les circonstances propices à son énonciation (tensions sur les marchés obligataires des pays du Sud, soupçons sur les bilans des banques espagnoles, interrogations sur la solidité du FESF¹⁵ dans notre exemple) sont elles aussi réunies¹⁶. C'est pourquoi Deleuze et Guattari ont raison d'affirmer que « l'Histoire ne se débarrassera pas des dates » (20 novembre 1923, 26 juillet 2012) et que « c'est peut-être l'économie, ou l'analyse financière, qui montre le mieux la présence et l'instantanéité de ces actes décisifs dans un processus d'ensemble » (Deleuze & Guattari 1980 : 103).

Le mot d'ordre, comme acte décisif et marqueur de pouvoir, a assurément cette capacité unique « d'intervenir dans les contenus, non pas pour les représenter, mais pour les anticiper, les rétrograder, les ralentir ou les précipiter, les détacher ou les réunir, les découper [ou les rassembler] autrement » (Deleuze & Guattari 1980 : 110). On le voit dans notre exemple : le mot d'ordre du président de la BCE a clairement précipité la décrue des taux sur les obligations d'Etat de pays comme l'Espagne ou l'Italie qui sont passés à près de 7% en juillet 2012, à environ de 2% aujourd'hui (Figure 1). Toutefois, ce n'est que l'aspect le plus visible de son action (incorporelle). En plus d'instaurer une nouvelle convention financière qui s'est traduite par une diminution sensible du *spread* entre les pays périphériques et l'Allemagne, il a redécoupé le territoire européen selon de nouvelles lignes de fracture.

Pour comprendre comment, il convient d'appréhender l'énoncé du 26 juillet différemment : non pas comme un acte isolé, mais comme la variable d'expression d'un agencement complexe à deux faces (énonciation, contenu) et deux pôles (déterritorialisation, reterritorialisation). Pourquoi ? Parce que ce sont ces deux pôles de l'agencement qui expliquent les redistributions ou redécoupages de l'espace européen

¹⁵ Le FESF est le Fonds Européen de Stabilité Financière, créé en mai 2010. A ce moment-là, on s'interroge pour savoir si la capacité du FESF sera suffisante pour parer à des défauts éventuels de pays comme l'Italie ou l'Espagne, beaucoup plus gros que la Grèce.

¹⁶ Lorsque nous mentionnons l'existence de circonstances nécessaires à l'énonciation d'un mot d'ordre, nous devons préciser que ces circonstances ne sont pas *extérieures* à son énonciation. En tant que facteurs non-linguistiques, de telles circonstances renvoient nécessairement à des variables d'expression immanentes à la langue et aux variations par lesquelles elle passe. Autrement dit, « les variables pragmatiques d'usage » qui définissent « la politique de langue » sont toujours « intérieures à l'énonciation » (Deleuze & Guattari 1980 : 1008), bien qu'elles mettent la langue en rapport avec le dehors (le champ social). C'est ce que souligne Lénine, lorsqu'il écrit : « tout mot d'ordre doit être déduit de la somme des particularités d'une situation politique déterminée » (Lénine 1917 : 198). La formule vaut pour le mot d'ordre de Draghi qui doit être déduit du conflit politique interne à la zone euro entre ce dernier, banquier italien, formé à l'école néo-keynésienne, et les ordo-libéraux allemands, tels que Jürgen Stark, ex-économiste en chef de la BCE (démissionnaire en septembre 2011 pour cause de désaccord avec la politique de rachat d'obligations publiques de l'institution) et Jens Weidmann, président de la Bundesbank, ce conflit jouant celui entre économistes d'eau douce (« freshwater ») et économistes d'eau salée (« saltwater ») aux Etats-Unis, les uns étant associés aux universités de l'intérieur du pays (Chicago notamment), et les autres aux universités du littoral (dont le Massachusetts Institute of Technology où Draghi a obtenu son doctorat en 1976).

induits par la ritournelle austéritaire. En effectuant la machine de guerre¹⁷ du capital, l'agencement territorial que définit cette ritournelle opère en effet un nouveau *striage* de l'espace. Il substitue au partage entre pays membres de l'espace monétaire européen et pays acculés vers la sortie, *entre dedans et dehors* (virtuel) de la zone euro, un autre partage *entre Etats du centre* (Allemagne, Pays-Bas, Finlande, France), souverains et fiscalement disciplinés, d'un côté, *et Etats périphériques* (Grèce, Portugal, Espagne, Italie, Chypre), soumis à l'austérité et donc privés (partiellement ou totalement) de leur souveraineté, de l'autre.

Il en résulte une nouvelle carte du territoire européen qui inclut ce qui menaçait d'être exclu (inclusion exclusive ou exclusion inclusive¹⁸), au prix de la création d'une véritable *frontière intérieure* ou *périphérie interne* à la zone euro (Kouvelakis 2017), cette périphérie incluant toutes les « zones périphériques de sous-développement, tiers-mondes intérieurs, [et] Sud intérieurs » (Deleuze & Guattari : 585) à l'UE. Dit autrement, la machine de guerre du capital, incarnée par la Troïka (FMI, BCE, Commission européenne), reconfigure tout l'espace continental européen, *englobant* tous les Etats du Sud de l'Europe dans son nouvel horizon *global relatif*¹⁹, par le biais de processus d'« accumulation par dépossession » (Harvey 2010), d'assujettissement pour dette, et d'intégration forcée au marché mondial, qui réduisent ces pays au statut de protectorats, voire de néo-colonies des Etats du centre.

Confrontées à de telles stratégies à grande échelle de continuation de la guerre par les moyens du crédit et de la monnaie, les populations de ces pays sous tutelle ne restent

¹⁷ Deleuze et Guattari définissent la machine de guerre comme : « un agencement linéaire qui se construit sur des lignes de fuite. En ce sens, la machine de guerre n'a pas du tout pour objet la guerre ; elle a pour objet un espace très spécial, *espace lisse*, qu'elle compose, occupe et propage » (Deleuze & Guattari 1990 : 50), (quitte à ce que cet espace, comme nouvel horizon englobant, serve à re-strier la terre). Extérieure à l'Etat (au départ), cette machine est susceptible d'être effectuée ou appropriée par tous types d'agencements (ou ritournelles) : agencements barbares des sociétés nomades ; agencements sauvages des sociétés primitives ; agencements territoriaux des appareils d'Etat ; inter-agencements des organisations internationales (UE, OMC, FMI, ONU, multinationales, ...) ; bien qu'elle soit effectuée « beaucoup plus » (Deleuze & Guattari 1980 : 444) dans les sociétés nomades où elle prend naissance. Tantôt créative (comme machine de guerre révolutionnaire, artistique ou scientifique), tantôt destructive (comme machine de guerre fasciste ou néo-fasciste), elle n'existe que « dans ses propres métamorphoses » (Deleuze & Guattari 1980 : 446), au point qu'on ne sait jamais si les « flux mutants » qu'elle fait passer, et les « quantas de déterritorialisation » qu'elle émet, ne vont pas tourner en « ligne de destruction et d'abolition pures » (Deleuze & Guattari 1980 : 280-281). Imprévisible et ambiguë, elle est à la source de la contingence de « l'histoire universelle » (Deleuze & Guattari 1980 : 520) qui voit s'affronter et se transformer Etats, machines de guerres, villes, et sociétés sauvages.

¹⁸ Sur cette logique de l'exclusion inclusive ou de l'inclusion exclusive dans l'histoire du capitalisme et dans le capitalisme contemporain, cf. Alliez & Lazzarato (2016 : 48-91).

¹⁹ Comme l'écrivent Deleuze et Guattari : « Ce qui est à la fois limité et limitant, c'est l'espace strié, le *global relatif* : il est limité dans ses parties, auxquelles des directions constantes sont attachées, qui sont orientées les unes par rapport aux autres, divisibles par des frontières, et composables ensemble ; [mais il est aussi] limitant [...] par rapport aux espaces lisses qu'il « contient », dont il freine ou empêche la croissance, et qu'il restreint ou met au-dehors. » (Deleuze & Guattari 1980 : 474)

pas impassibles. Elles essaient de s'opposer à cette machine de guerre et à sa ritournelle austéritaire. Elles le font, en tentant de s'émanciper de la cadence infernale imposée par les mesures dogmatiques de réduction comptable de la dette et des déficits²⁰ qui détruisent leurs territoires existentiels (rythmes et milieux propres). Pour cela, elles inventent d'autres ritournelles dans l'espoir de retrouver ou de ressusciter ces territoires perdus. Mais ce faisant, elles tendent à chercher refuge dans des ritournelles populaires ou folkloriques d'autant plus ambiguës qu'elles risquent toujours de verser dans le nationalisme le plus abject. Et quand cela advient, ces ritournelles nostalgiques laissent forcément place à un type de ritournelle nationaliste et identitaire beaucoup plus dangereux, dans la mesure où il se présente comme un rempart face au chaos néolibéral. Le peuple ethnique souverain de l'Etat-nation fantasmé vient alors remplacer la monnaie unique comme entité sur laquelle on se reterritorialise. La machine de guerre néo-fasciste succède à la machine de guerre du capital, et prétend faire la guerre à l'étranger, à l'immigré ainsi qu'à tous les minorités raciales, sexuelles ou religieuses, désignées comme « ennemi intérieur ». C'est que

le racisme européen comme prétention de l'homme blanc n'a jamais procédé par exclusion, ni assignation de quelqu'un désigné comme Autre : ce serait plutôt dans les sociétés primitives qu'on saisit l'étranger comme un « autre ». Le racisme procède par détermination des écarts de déviance, en fonction du visage Homme blanc qui prétend intégrer dans des ondes de plus en plus excentriques et retardées les traits qui ne sont pas conformes, tantôt pour les tolérer à telle place et dans telles conditions, dans tel ghetto, tantôt pour les effacer sur le mur qui ne supporte jamais l'altérité (c'est un juif, c'est un arabe, c'est un nègre, c'est un fou..., etc.). Du point de vue du racisme, il n'y a pas d'extérieur, il n'y a pas de gens du dehors. Il n'y a que des gens qui devraient être comme nous, et dont le crime est de ne pas l'être. La coupure ne passe plus entre un dedans et un dehors, mais à l'intérieur des chaînes signifiantes simultanées et des choix subjectifs successifs. Le racisme ne détecte jamais les particules de l'autre, il propage les ondes du même jusqu'à l'extinction de ce qui ne se laisse pas identifier (ou qui ne se laisse identifier qu'à partir de tel ou tel écart). (Deleuze & Guattari 1980 : 218)

Combien est pertinente, encore aujourd'hui, cette lecture du racisme européen, on le voit au fait que le distinguo entre « eux » et « nous », patriotes et mondialistes, nationaux et immigrés, constitutif de la rengaine des extrêmes-droites européennes²¹, vise moins à

²⁰ L'emploi du terme de cadence est ici pleinement justifié par l'opposition entre cadence (ou mesure) et rythme, théorisée par Deleuze et Guattari (1980). De fait, le nombre ou chiffre abstrait, c'est ce qui, sous sa forme comptable (excédent budgétaire primaire, seuil de déficit public, taux d'intérêt), règle désormais la temporalité et la vie de certains peuples (comme le peuple grec) dont la valeur est *mesurée* par cette capacité qu'ils ont (ou pas), à rembourser, *dans les temps*, les dettes (publiques et privées) qu'ils ont contractées.

²¹ Pour une illustration dans le cas français, voir le décryptage du discours de Marine Le Pen proposée par Alduy et Wahnich (2015), à l'aide de logiciels d'analyse textuelle, où la répétition mécanique et la

expulser de manière indistincte tous les réfugiés qu'à sélectionner ceux qui seront acceptés ou tolérés (et inversement exclus ou rejetés), en fonction des écarts-types constatés par rapport au standard de l'homme européen, blanc, mâle, adulte et judéo-chrétien. C'est ce que chacun a pu observer lorsque les responsables politiques de Pologne, de Slovaquie et de Hongrie se sont déclarés prêt à accueillir des réfugiés mais uniquement s'ils étaient chrétiens, au motif que la culture des réfugiés musulmans serait trop éloignée des racines catholiques de ces pays²², comme en témoignerait l'absence ou la quasi-absence de mosquées sur leurs territoires.

La machine de guerre néo-fasciste, impose donc, au travers de ce « système mur blanc-trou noir » (Deleuze & Guattari : 222), un autre striage du territoire européen. Celui-ci passe, là encore, moins par la coupure entre un dedans et un dehors de l'Europe, que par le rétablissement de frontières nationales, c'est-à-dire la construction de barbelés, de clôtures, et de murs de séparation (Brown 2009) censés préserver la souveraineté et l'homogénéité de ces Etats-nations, aux plans ethnique, religieux et culturel. Il s'ensuit inévitablement un conflit entre, d'une part, cette machine de guerre néo-fasciste à ritournelle identitaire, et d'autre part, la machine de guerre du capital à ritournelle austéritaire. Les deux cherchent à répartir les hommes dans un espace clos, divisé en parts fixes ou territoires limités, selon une certaine règle (« distribution sédentaire »). Toutefois, ils diffèrent quant au principe de partage, de sélection et d'attribution qui doit prévaloir. La machine de guerre du capital, par exemple, exige, qu'on accueille les réfugiés et qu'on les répartisse entre les pays de l'UE, selon un système de quotas basé sur des critères économiques et démographiques (PIB, taux de chômage, nombre d'habitants), parce qu'elle perçoit dans cet afflux de migrants, souvent jeunes et en âge de travailler, un moyen de combler des déficits de main d'œuvre (bon marché), et de rééquilibrer financièrement des systèmes de retraite plombés par le vieillissement des populations. La machine de guerre néo-fasciste, à l'inverse, refuse ce système de quotas, et préfère lui substituer un autre principe de sélection des réfugiés

prédominance de ces oppositions binaires (mondialisme vs patriotisme, nationaux vs étrangers, peuple de la France éternelle vs élites cosmopolites, etc.) sur longue période transparaît clairement. On n'oubliera pas non plus le slogan « On est chez nous », chanté par les militants du Front National lors des meetings, ou les propos tenus par Marine Le Pen, à leur attention, qui attestent du striage profond de son « espace mental » (Deleuze & Guattari : 469) : « Vous êtes propriétaires de la France. Vous n'êtes pas des locataires, vous n'êtes pas des occupants sans droit ni titre. Ceci entraîne beaucoup de devoirs, mais aussi tout de même des droits. C'est ces droits que je vais rétablir » (FN: le slogan "On est chez nous" 2017, 17 février).

²² Pour étayer cette thèse d'une différence culturelle insurmontable, ces responsables politiques et les médias qui les soutiennent (forcés et contraints pour certains) n'ont pas hésité à répéter et relayer quantité de fausses nouvelles (*fake news*), en provenance de sites de propagande d'extrême-droite. C'est ainsi que Georg Spöttle, ex-soldat allemand, présenté comme expert en sécurité, a pu proférer nombre de mensonges, sur la chaîne publique de télévision hongroise M1, à propos des migrants, déclarant notamment que les réfugiés afghans de sexe masculin considéraient toutes les femmes européennes comme des prostituées, parce que c'était ce que les imams, dans leur pays, leur avaient dit (Howden 2016, 14 décembre).

fondé sur la religion, l'ethnie, ou la race, quitte à parquer le reste des migrants dans des zones de non-droit (camps, centres de rétention), ou à les repousser au-dehors, en Turquie ou mer Méditerranée, transformée, au fil du temps, en gigantesque cimetière marin²³.

Entre ces deux *nomos* (sédentaires), l'incompatibilité est donc manifeste. Rien de surprenant alors à ce que l'UE (« modèle de réalisation » de l'« axiomatique du capital » et de sa machine de guerre) menace de sanctions financières, c'est-à-dire d'une cure d'austérité supplémentaire, les pays de l'Est récalcitrants aux quotas de migrants. Des deux côtés, les puissances établies entendent faire triompher leur logique territoriale. Leur affrontement, pourtant, n'empêche pas l'hybridation de leurs composantes. La ritournelle austéritaire de la machine de guerre du capital n'est ainsi pas exempte de mots d'ordre racistes ou nationalistes. Lorsque le président de l'Eurogroupe, Jeroen Dijsselbloem, déclare au sujet des pays du Sud de l'Europe : « vous ne pouvez pas dépenser tout l'argent dans l'alcool et les femmes et ensuite demander de l'aide » (Godin 2017, 21 mars), ses propos xénophobes ne relèvent pas du simple dérapage, mais attestent de la porosité entre les différentes sortes de ritournelles. De fait, la ritournelle identitaire (quand elle chante la supériorité de la rigueur et de la discipline nordiques sur l'indolence et l'incurie méditerranéennes) peut parfaitement relayer la ritournelle néolibérale sur la compétitivité (qui distingue les « PIGS » des « non-PIGS »), et celle-ci, en retour, nourrir celle-là²⁴.

La complémentarité de l'une et de l'autre n'est, par conséquent, pas une chimère²⁵, mais trouve, historiquement, à se réaliser dans l'idéaltype du « national-libéralisme », à savoir « nationalisme pour les pauvres », et « libéralisme pour les riches » (Bayart 2017 : 16). Articulant *capital lisse* (de la finance globalisée) et *capital strié* (de l'Etat-nation territorial), cet idéaltype qui se matérialise actuellement en Europe sous des formes très variées, symbolise « l'impasse national-libérale » dans l'UE s'enferme. D'où l'importance de la troisième ritournelle, la ritournelle post-romantique

²³ 2016 a ainsi été décrété par le Haut commissariat aux réfugiés de l'ONU l'année la plus meurtrière pour les migrants en Méditerranée (« Le bilan s'alourdit », 2016, 25 octobre). A cet égard, on mesure la justesse de l'avertissement de Deleuze et Guattari : « ne jamais croire qu'un espace lisse [comme la mer] suffit à nous sauver » (puisqu'il est acquis qu'il peut aussi nous tuer), même si « c'est en [lui] que la lutte change, se déplace, et que la vie reconstitue ses enjeux, affronte de nouveaux obstacles, [et] invente de nouvelles allures » (Deleuze & Guattari 1980 : 625).

²⁴ Il suffit de penser aux partis nationalistes comme l'Alternative pour l'Allemagne (AfD) ou le Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni (UKIP) qui réclament, pour leur pays, de ne plus avoir à payer pour le reste de l'Europe, jouant sur la corde de la compétitivité et de la charge fiscale que cela représente.

²⁵ Elle l'est d'autant moins que la machine de guerre du capital européenne envisage une relance par la défense et la sécurité (promue par la machine de guerre néo-fasciste), pendant que, dans le même temps, l'UE, pilotée par la chancelière allemande Angela Merkel, se rabat sur un petit nombre d'axiomes en matière migratoire et délègue la gestion des flux de réfugiés syriens (contre financement) à la Turquie (et à d'autres pays du Maghreb), les laissant par là-même, dans un « état sauvage qui n'exclut pas l'intervention brutale du pouvoir d'Etat » (Deleuze & Guattari 1980 : 578), bien au contraire.

qui tente de nous sortir de cet impasse, là encore non sans ambivalence. Car cette ritournelle a tôt fait de régresser vers le romantisme classique et son thème essentiel d'un « Peuple » unifié (Deleuze & Guattari 1980 : 420), consonnant avec le populisme le plus conservateur (Fassin 2017), malgré son potentiel révolutionnaire (Löwy & Sayre 2010). Or, son originalité (par rapport à ce romantisme du passé) n'est pas un leurre. Elle se mesure précisément à ce qu'elle a « cessé de s'adresser au peuple [...] comme force constituée »²⁶ et admis que le peuple manquait, demeurant éternellement « à venir » (Deleuze & Guattari 1980 : 427).

Bref, une telle ritournelle, construite sur le présupposé « d'une terre et d'un peuple qui manquent » (Deleuze & Guattari 1991 : 52), est fatalement conduite à s'opposer à la ritournelle nationaliste, fondée sur le présupposé inverse (celui d'un « natal » constitué d'une terre et d'un peuple). Mais, déterritorialisée pour cette raison même, elle est tout aussi immanquablement conduite à s'opposer la ritournelle néolibérale, bâtie sur le postulat (symétrique) inverse d'une absorption complète des territoires (nationaux) dans la sphère concurrentielle du marché unique. C'est que la machine de guerre révolutionnaire, dont dépend cette ritournelle post-romantique, est face à un défi considérable : elle doit mener le combat sur deux fronts à la fois.

Prise en étau entre la machine de guerre néo-fasciste qui cherche à purifier les nations européennes de toute présence allogène, et la machine de guerre capitaliste qui s'emploie à les convertir en « formes vivantes et passionnelles où se réalisent [...] l'homogénéité qualitative et la concurrence quantitative du capital abstrait » (Deleuze & Guattari 1980 : 570), cette machine de guerre révolutionnaire incarne effectivement le tiers exclu de la politique officielle. Surgissant là où ne l'attend pas, elle s'efforce de dessiner une autre issue possible aux guerres (de classe, de race et de genre) qui déchirent l'Europe. Dans cette optique, elle compose un autre type d'espace (lisse), où les individus se distribuent (plutôt qu'ils ne sont distribués), et invente un autre type de *nomos* (nomadique), « sans propriété, enclos ni mesure » (Deleuze 1968 : 54).

Les zones à défendre (ZAD) et les grandes places urbaines investies en masse (mouvement Nuit Debout en France, mouvement des indignés en Espagne et en Grèce) en sont quelques illustrations concrètes, malgré leurs imperfections. Et cela pour deux raisons. La première est que ces territoires occupés, sur le sol européen, sont tous les produits d'une machine de guerre révolutionnaire, n'ayant pas guerre pour objet, mais la constitution de « nouveaux espaces de liberté »²⁷ (Guattari & Negri 2010). La deuxième

²⁶ Populiste est en effet celui qui croit que le peuple est déjà constitué (comme classe, nation, culture, religion, ethnie, majorité ou minorité...) alors qu'il n'existe, *performativement*, que par le combat qu'il mène pour devenir minoritaire, c'est-à-dire autonome (sachant que « le devenir minoritaire comme figure universelle de la conscience s'appelle autonomie », Deleuze & Guattari 1980 : 134)

²⁷ L'objet de la machine de guerre révolutionnaire se distingue de celui de la machine de guerre du capital (à

est que ces agencements territoriaux sont tous ouverts sur un Cosmos déterritorialisé et déterritorialisant, dont ils captent les forces. En d'autres termes, ce sont tous des ritournelles *cosmiques*, comme le prouvent ces refrains scandés lors de rassemblements, tagués sur les murs, ou retranscrits dans divers opuscules (Comité invisible 2014 ; Collectif Mauvaise troupe 2016) : « Le monde ou rien ! » ; « Pour la suite du monde » ; « Contre la loi travail et son monde » ; « Contre Vinci et son monde » ; « Une autre fin du monde est possible » ; « C'est par les flux que ce monde se maintient. Bloquons tout ! ».

Dans chacun de ces cas d'agencements d'espaces lisses, l'objectif est clairement énoncé. Il s'agit, comme l'écrit un collectif d'habitants de la ZAD, d'ouvrir des brèches : « Des brèches face à la frénésie sécuritaire, face au désastre écologique, face à la fermeture des frontières, à la surveillance généralisée, à la marchandisation de tout ce qui existe » (Collectif Mauvaise troupe 2016 : 38). L'enjeu, c'est donc bien celui-là : recréer des espaces de liberté, de proximité et d'affects intenses, dans le monde, pour réapprendre à voyager sur place²⁸, et, au-delà, reconquérir un sens de l'« *absolu local* » (Deleuze & Guattari : 474), qui soit l'antithèse de toute idée d'absolu global. Car l'absolu global, à notre époque, on sait quel visage il revêt : c'est celui de la globalisation ; du Capital étendu à tout l'œcumène, grâce à sa machine de guerre de Monde.

Absolu local immanent (engendré par la série des opérations locales de construction d'espaces ouverts, indivis, acentrés et rhizomatiques) contre *absolu global transcendant* (produit par l'englobement œcuménique ou surcodage de la Terre au sein de l'axiomatique mortuaire du capital), voilà, par conséquent, le conflit fondamental de notre temps ; celui auquel nous assistons aujourd'hui en Europe, sur ce territoire où « les pouvoirs établis nous ont mis dans la situation d'un combat à la fois atomique et cosmique » (Deleuze & Guattari 1980 : 426) entre minorités (non dénombrables) et majorité (dénombrable). Pour autant, l'issue de ce combat n'est pas encore fixée. C'est qu'elle reste, pour l'heure, incertaine, même s'il y a peu de doute sur le fait qu'elle sera,

savoir la guerre au sein de la population ou « guerre non sanglante » menée à l'aide d'armes non militaires tels que le blocage du crédit, la spéculation financière, la prise d'industries, la capture des marchés, le contrôle des capitaux, les sanctions commerciales, l'embargo économique, les privatisations, etc.), tout comme il se distingue de celui de la machine de guerre néo-fasciste (à savoir la paix de la Terreur ou de la Survie, générée par la chasse à l'« ennemi intérieur » et les dispositifs de sécurité), dans la mesure où il incarne l'autre pôle de la machine de guerre, « celui de l'essence, lorsque la machine de guerre, avec des « quantités » infiniment moindres, a pour objet, non pas la guerre, mais le tracé d'une ligne de fuite créatrice, la composition d'un espace lisse et du mouvement des hommes dans cet espace » (Deleuze & Guattari 1980 : 526). Sur tous ces points, cf. Alliez & Lazzarato (2016 : 330-381).

²⁸ C'est ce que David Lapoujade (2014 : 280) appelle « nomadisme immobile », quand il commente les types de mouvements et modes de spatialisations chez Deleuze et Guattari. Les deux auteurs estiment en effet que « les fuites peuvent se faire sur place » puisque « les nomades, au sens strict, au sens géographique, ne sont pas des migrants ni des voyageurs, mais au contraire ceux qui ne bougent pas, ceux qui s'accrochent à la steppe, immobiles à grands pas, suivant une ligne de fuite sur place, eux, les plus grands inventeurs d'armes nouvelles. » (Deleuze & Parnet 1996 : 48-49)

in fine, déterminée par la puissance respective des machines de guerre en présence²⁹. D'où la nécessité, pour conclure, ne pas préjuger du devenir (néo-fasciste, capitaliste ou révolutionnaire, à divers de degrés) de cette Europe en crise, ce devenir étant sans cesse redéfini par les événements et contingences de l'histoire, lesquelles rebattent les cartes et redistribuent les puissances, de façon toujours aléatoire.

BIBLIOGRAPHIE

- Alduy, C. & Wahnich, S. (2015). *Marine Le Pen prise aux mots. Décryptage du nouveau discours frontiste*. Paris : Seuil.
- Armorim, M. (2007). *Raconter, démontrer..., survivre. Formes de savoirs et de discours dans la culture contemporaine*. Toulouse : Érès.
- Austin, J. (1970). *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil.
- Alliez, E. & Lazzarato, M., (2017) *Guerres et capital*, Paris : Amsterdam.
- Bayart, J.-F. (2017). *L'impasse national-libérale. Globalisation et repli identitaire*. Paris : La Découverte.
- Bourdieu, P. (1977). L'économie des échanges linguistiques. *Langue française*, 34, 17-34.
- Bourdieu, P. (1998). *Contre-feux. Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale*. Paris : Raisons d'agir.
- Brown, W. (2009). *Murs. Les murs de séparation et le déclin de la souveraineté étatique*. Paris : Prairies ordinaires.
- Callon, M. & Muniesa F. (2013). La performativité dans les sciences économiques. Dans P. Steiner & F. Vatin. (dir.), *Traité de sociologie économique* (p. 281-316). Paris : PUF.
- Chomsky, N. & Ronat, M. (1977). *Langue, linguistique, politique. Dialogues avec Mitsou Ronat*. Paris : Flammarion.
- Collectif Mauvaise troupe. (2016). *Défendre la zad*. Paris : Éditions de l'éclat.
- Delattre, L. (1996, 17 octobre). Le président de la Bundesbank parie sur l'euro en 1999, *Le Monde*, p. 2.
- Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. Paris : PUF.
- Deleuze, G. (1990). « Entretien sur *Mille Plateaux* ». Dans *Pourparlers* (p. 39-52), Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). *Mille Plateaux*. Paris : Éditions de Minuit.

²⁹ Si le déséquilibre actuel entre machines de guerres révolutionnaires et machine de guerre du Capital est évident, il serait faux néanmoins de penser que la puissance des machines de guerres en conflit est seulement affaire de nombre ou de quantités de forces. « La question n'est pas celle des quantités, mais celle du caractère incommensurable des quantités [dénombrables et non dénombrables] qui s'affrontent dans les deux sortes de machines de guerre, d'après les deux pôles » (Deleuze & Guattari 1980 : 527). La preuve en a encore été administrée récemment lors de la tenue du G20 de Hambourg où, malgré le spectaculaire déploiement de forces de sécurité par l'appareil d'Etat allemand, la police a été débordée par de petits groupes mobiles de manifestants alliés à la foule.

- Deleuze, G. & Parnet, C. (1996). *Dialogues*. (2e ed.) Paris : Flammarion.
- Draghi, M. (2012a). *Déclaration introductive à la conférence de presse (avec Q&R)*. Communication à la BCE, Francfort. Repéré à <https://www.ecb.europa.eu/press/pressconf/2012/html/index.en.html>
- Draghi, M. (2012b). *Discours de Mario Draghi*. Communication lors de Global Investment Conference, Londres. Repéré à <https://www.ecb.europa.eu/press/key/date/2012/html/sp120726.en.html>
- Fassin, E. (2017). *Populisme : le grand ressentiment*. Paris : Textuel.
- Galbraith, J.K. (1976). *L'argent*. (Traduit par D. Blanchard). Paris : Gallimard.
- Godin, R. (2013, 26 juillet). Il y a un an, Mario Draghi sauvait l'euro (si, si !). *La Tribune*. Repéré à <http://www.latribune.fr/actualites/economie/union-europeenne/20130726trib000777701/il-y-a-un-an-mario-draghi-sauvait-l-euro-si-si.html>
- Godin, R. (2017, 21 mars). Eurogroupe : Jeroen Dijsselbloem dérape et refuse de s'excuser. *La Tribune*. Repéré à <http://www.latribune.fr/economie/union-europeenne/eurogroupe-jeroen-dijsselbloem-derape-et-refuse-de-s-excuser-668111.html>
- Guattari, F. & Negri, A. (2010). *Les nouveaux espaces de liberté*. Paris : Éditions Lignes.
- Harvey, D. (2010). *Le nouvel impérialisme*. Paris : Les Prairies ordinaires.
- Howden, D. (2016, 14 décembre). The Manufacture of Hatred: Scapegoating Refugees in Central Europe. *Refugees Deeply*. Repéré à <https://www.newsdeeply.com/refugees/articles/2016/12/13/refugee-history-platform-offers-lessons-for-the-current-crisis>
- Le bilan s'alourdit et atteint des records en Méditerranée (2016, 25 octobre). *UNHCR*, Repéré à <http://www.unhcr.org/fr/news/briefing/2016/10/58107b73a/bilan-salourdit-atteint-records-mediterranee.html>
- Kant, E. (1997). *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* (Traduit par L. Guillermit). Paris : Vrin.
- Keynes, J.M. (1942). *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt de la monnaie*. (Traduit par J. de Largentaye). Paris : Payot.
- Klein, N. (2008). *La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*. Paris : Actes Sud.
- Kouvelakis, S. (2017). La Grèce, la frontière, l'Europe. *Contretemps*. Repéré à <https://www.contretemps.eu/grece-frontiere-europe-forteresse/>
- Lapoujade, D. (2014). *Deleuze, les mouvements aberrants*. Paris : Éditions de Minuit.
- Le Comité Invisible. (2014). *À nos amis*. Paris : La Fabrique.
- Lénine, V.I. (1917). « A propos des mots d'ordres ». Dans *Œuvres. t. 25*. (4e ed.) Paris/Moscou : Éditions sociales – Éditions du Progrès.
- Löwy, M. & Sayre, R. (2010). *Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste*. Paris : Éditions du Sandre.

- Lindsey, D.E., Orphanides, A., & Rasche, R.H. (2013). The Reform of October 1979: How It Happened and Why. *Federal Reserve Bank of St. Louis Review*, 87(2, Part. 2), 487-542.
- FN: le slogan "On est chez nous", "cri du coeur et d'amour", selon Marine Le Pen. (2017, 17 février). *AFP*. Repéré à http://www.lepoint.fr/politique/fn-le-slogan-on-est-chez-nous-cri-du-coeur-et-d-amour-selon-marine-le-pen-17-02-2017-2105615_20.php
- « Les Français dépensent trop », dit Juncker à Macron. (2017, 8 mai). *AFP*. Repéré à <http://affaires.lapresse.ca/economie/international/201705/08/01-5095805-les-francais-depensent-trop-dit-juncker-a-macron.php>
- MacKenzie, D. (2006). *An Engine, Not a Camera. How Financial Models Shape Markets*. Londres : MIT Press.
- Orléan, A. (1999). *Le pouvoir de la finance*. Paris : Odile Jacob.
- Orléan, A. (2004). Efficience, finance comportementaliste et convention : une synthèse théorique. Dans R. Boyer, M. Dehove, D. Plihon. *Les crises financières*, Rapport du Conseil d'Analyse Économique, (p. 241-270). Paris : La Documentation Française.
- Orléan, A. (2005). Crise de souveraineté et crise de la monnaie : l'hyperinflation allemande des années 1920. Dans B. Théret. (dir.), *La monnaie dévoilée par ses crises* (p. 187-219). Paris : Odile Jacob.
- Saussure, F. (1967). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Stiegler, B. (2011). *États de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*. Paris : Mille et une nuits.